

Yayo Herrero

Nous allons maintenant commencer notre table ronde, au cours de laquelle nous allons explorer, débattre et réfléchir à la notion de communauté.

Je crois qu'il s'agit d'un concept extraordinairement complexe à l'heure actuelle.

Nous traversons une période que j'aime à décrire comme un moment où l'économie, la politique et la culture mondiales mènent une sorte de guerre contre la vie elle-même.

Nous sommes confrontés à une crise écologique, sociale et politique profonde qui, de notre point de vue, repose souvent sur une conception de l'être humain très éloignée de ce que nous sommes réellement.

En tant qu'êtres humains, nous faisons partie d'une planète vivante. Les plantes, les animaux, l'air, le sol et l'eau interagissent tous les uns avec les autres et créent ensemble les conditions qui rendent la vie possible.

Nous sommes également des êtres vulnérables, incapables de vivre dans l'isolement. La vie humaine est, par nature, interdépendante. Nous ne pouvons pas nous réaliser pleinement seuls.

En ce sens, la vie humaine est fondamentalement communautaire.

Pour nous aider à réfléchir à ce que signifie la communauté, nous avons aujourd'hui avec nous deux personnes dont les perspectives me semblent essentielles. Elles viennent d'horizons différents, mais leurs approches sont profondément complémentaires.

Nous accueillons tout d'abord Eliane Brum, journaliste, écrivaine et documentariste, qui jouit d'une immense reconnaissance internationale. Son journalisme d'investigation est, à mes yeux, profondément éducatif.

Elle est cofondatrice de Sumaúma, une plateforme que je considère comme essentielle à suivre, et l'autrice d'un ouvrage remarquable consacré à l'Amazonie. C'est un privilège de vous avoir parmi nous.

À ses côtés, nous avons Souleymane Bachir Diagne, philosophe et professeur d'université, directeur de l'Institut d'études africaines de l'Université Columbia à New York et spécialiste internationalement reconnu des études postcoloniales.

Ce que j'apprécie tout particulièrement dans son travail, c'est la manière dont il met en relation différentes disciplines afin de proposer une compréhension beaucoup plus complexe et globale du monde dans lequel nous vivons et de la manière dont nous pouvons y exister.

J'aimerais commencer par vous poser à tous les deux la même question :

À partir de votre expérience et de vos parcours respectifs, qu'est-ce qu'une communauté ? Et à quels conflits les communautés sont-elles confrontées aujourd'hui ?

Eliane Brum

Bonjour à toutes et à tous.

C'est un grand plaisir d'être ici.

Je voudrais exprimer tout mon soutien à celles et ceux qui luttent contre la dégradation de l'éducation publique, au sein comme en dehors des institutions, dans l'espoir que nous puissions construire des ponts.

Je viens de la forêt amazonienne, qui est le lieu que j'ai choisi comme maison.

Et avant de réfléchir à ce qu'est une ville ou une communauté, j'aimerais vous parler d'une forêt — ou de n'importe quel biome, de n'importe quel espace naturel qui parvient encore à résister — dans un monde qui mène une guerre contre la nature depuis plus de cinq cents ans.

Lorsque la plupart des personnes non autochtones entendent les mots « forêt » ou « Amazonie », je pense qu'elles imaginent un endroit rempli d'arbres et d'animaux.

Mais ce n'est pas une forêt. C'est un zoo.

Une forêt, comme n'importe quel autre biome, est une relation. C'est une relation entre tout et tout le reste : une relation de transformation, d'échange, de générosité, de coopération et d'interdépendance.

Lorsque la possibilité de la relation disparaît, la forêt disparaît.

Lorsque la possibilité de la relation disparaît, la vie disparaît.

Alors, qu'en est-il de nos villes — ces villes où nous naissons et où nous vivons, malgré toutes leurs différences ?

Nos villes sont devenues des espaces où les relations sont détruites et, avec elles, la vie elle-même.

Pour comprendre cette dynamique mortifère, nous devons regarder la manière dont nos villes ont traité l'autre.

Ce que nous appelons les périphéries abrite des millions d'autres êtres humains comme nous, mais qui disposent de moins de droits sur la ville et d'un accès plus limité aux droits dont bénéficient ceux qui sont reconnus comme des citoyens à part entière.

Cette inégalité est façonnée par le racisme, le genre, la classe sociale et le handicap.

Dans nos villes, la plupart des personnes ont moins de pouvoir pour décider du type de ville qu'elles souhaitent construire et moins de droits en tant que citoyens.

Et pourtant, c'est précisément dans ces périphéries que sont apparues des technologies de résistance, ainsi que les communautés qui rendent la vie possible.

En réalité, le véritable centre de la ville se trouve déjà dans les périphéries, car ce sont elles qui soutiennent et font fonctionner nos villes de tant de manières.

Mais cette centralité réelle est ignorée et déplacée afin que le pouvoir puisse rester concentré entre les mains d'une minorité.

Sans politiques publiques qui reconnaissent cette réalité, et sans mécanismes efficaces permettant à ces personnes de participer à la prise de décision, nous continuerons à reproduire les inégalités et à empêcher toute possibilité réelle de construire une communauté.

Car pour qu'une communauté existe, le pouvoir doit être partagé avec celles et ceux qui en ont été historiquement exclus : au Brésil, les personnes noires ; aux États-Unis, les personnes noires ; en Europe, les migrants, les réfugiés et de nombreux autres groupes.

Sans partage du pouvoir, il n'y a pas de communauté.

Cela signifie que ceux qui détiennent aujourd'hui le pouvoir doivent comprendre qu'ils devront en abandonner une partie.

Tout le reste n'est que paroles creuses.

Mais j'aimerais également soulever une autre question aujourd'hui : quelle place accordons-nous aux autres espèces ?

C'est une question fondamentale lorsque nous parlons de villes et de communauté, et pourtant elle est si souvent négligée.

Nos villes ont chassé presque toutes les autres formes de vie qui ne sont pas humaines.

Nous nous sommes approprié de vastes territoires de la planète et avons chassé d'innombrables autres formes de vie.

Les seuls êtres non humains que nous avons tendance à accueillir sont les chats et les chiens : des animaux bien soignés et souvent profondément aimés, mais aussi domestiqués et transformés en êtres qui répondent à nos besoins émotionnels.

Les rats, les moustiques, de nombreux oiseaux et autres animaux sont considérés comme des envahisseurs gênants qu'il faut éliminer.

Dans les supermarchés, nous trouvons des animaux transformés en marchandises, dépouillés de leur individualité après un long processus de violence qui les réduit à de la « protéine animale ».

Nous avons également des plantes réduites en esclavage dans des monocultures, des êtres vivants transformés en simples produits.

Sous nos pieds, des rivières sont souvent enterrées sous le béton.

Nos routes traversent les montagnes, les forant et dévastant des corps vivants.

Cette expérience violente de la ville nous est souvent présentée comme si elle était universelle. Mais elle ne l'est pas.

Elle repose sur une erreur délibérée qui se trouve au cœur du capitalisme : la séparation entre les êtres humains et la nature.

Cette séparation nous permet de considérer la nature comme quelque chose qui nous est extérieur, plutôt que comme une partie de ce que nous sommes.

La nature devient un corps-marchandise, un objet disponible pour l'exploitation, la destruction et l'extraction de quantités toujours plus importantes de ressources.

Cette séparation arbitraire entre l'humanité et la nature nous a conduits à l'effondrement climatique et de la biodiversité, au réchauffement mondial, aux phénomènes météorologiques extrêmes et, finalement, à la possibilité bien réelle de notre extinction.

Au cours des derniers siècles, nos villes se sont construites et développées selon cette logique de séparation d'avec la nature — une nature conçue comme quelque chose d'autre, qu'il faudrait domestiquer, contrôler ou même éliminer.

C'est pourquoi nos villes sont devenues des lieux où toute relation avec la planète vivante est repoussée ou considérée comme subversive, voire dangereuse.

La logique du capitalisme consiste précisément à éliminer les relations et, ce faisant, à empêcher la construction de véritables communautés. Les véritables communautés sont très différentes de simples associations de consommateurs.

Pour construire de véritables communautés, nous devons nous comprendre comme des êtres interdépendants. Nous devons nous ouvrir à l'autre — aussi bien aux autres êtres humains qu'aux autres formes de vie.

Nous devons également nous comprendre nous-mêmes comme des relations.

Si la nature, la forêt et la vie elle-même sont définies par les relations, il en va de même pour nous.

Même si nous l'oublions souvent, nous ne sommes pas des individus isolés.

Nous ne sommes pas simplement des corps qui contiennent des bactéries.

Nous sommes aussi des bactéries.

Et cette idée change complètement notre perspective.

La nature devient un « autre » parce que cette manière de penser détruit l'idée même de l'individu sur laquelle repose le capitalisme.

Cette fiction de l'individu autosuffisant nous a progressivement conduits à l'impossibilité de construire une communauté.

Mais je veux vous rappeler qu'il ne s'agit là que d'une expérience parmi d'autres de ce que peut être une ville.

D'autres peuples ont développé des manières de vivre très différentes.

De récentes recherches archéologiques menées en Amazonie ont montré qu'avant l'invasion européenne des Amériques, il existait au cœur de la forêt tropicale des villes comptant plus d'un million d'habitants.

Ces villes ne détruisaient pas la forêt parce qu'elles faisaient elles-mêmes partie de la forêt.

C'étaient des villes profondément enracinées dans la nature et dans les relations qu'elle crée.

Les ancêtres des peuples autochtones actuels de l'Amazonie vivent sur ce territoire depuis au moins treize mille ans. Ils ont transformé la forêt à travers leurs relations avec tous les autres êtres vivants.

Pour rendre ces lieux plus faciles à comprendre, les archéologues les ont appelés des « cités-jardins ».

Les scientifiques qui étudient la formation des paysages avancent même qu'une partie importante de la forêt amazonienne actuelle a été plantée et façonnée par ces peuples.

Dans les deux cas, nous parlons d'un processus fondé sur les relations.

Tout a été construit à travers les relations.

C'est avec l'arrivée des Européens, puis des élites locales qui ont adopté cette même logique de domination, que ce processus a commencé à être détruit.

Cette manière de comprendre le monde a déjà conduit certaines régions de l'Amazonie au-delà du point de non-retour et pourrait finalement faire en sorte que l'ensemble de la forêt amazonienne cesse d'être une forêt dans les années à venir.

Cela rendrait pratiquement impossible le contrôle du réchauffement climatique mondial.

Ainsi, lorsque j'entends l'expression « Villes éducatrices », la première chose qui me vient à l'esprit est la nécessité de **désapprendre**.

Nous devons désapprendre cette éducation destructrice qui nous a appris à nous considérer comme séparés de la nature.

Nous devons désapprendre une existence médiatisée par la consommation et reconstruire des relations d'interdépendance entre tous les êtres vivants.

Nos villes doivent être radicalement réinventées si elles veulent avoir la moindre chance de devenir de véritables communautés.

Elles doivent s'ouvrir à toutes les formes de vie, et pas seulement aux autres êtres humains.

Cela signifie transformer profondément notre manière de nous nourrir, d'habiter nos villes, de nous vêtir et, surtout, notre manière de comprendre qui nous sommes et qui est l'autre.

Si nous continuons à penser en termes binaires, en séparant l'humanité de la nature et en nous plaçant au centre de tout, alors toute action que nous entreprendrons ne sera guère plus qu'une illusion.

Pour transformer nos villes et construire une communauté, nous devons définitivement rompre avec cette fausse séparation et nous comprendre à nouveau comme faisant partie de la nature — comme des êtres constitués par les relations.

Certains d'entre vous pensent peut-être que ce que je dis est irréaliste, voire excessivement radical.

Mais je viens de l'une des premières lignes de front de la guerre contre la nature, et je peux vous assurer que le risque réel d'extinction est précisément la conséquence de cette manière de penser.

Nos enfants, nos petits-enfants et les générations futures n'auront une chance de vivre sur une planète moins hostile que si nous changeons radicalement la manière dont nous nous comprenons nous-mêmes et dont nous comprenons les autres.

Notre génération, imparfaite comme toutes celles qui l'ont précédée, est probablement confrontée à la tâche la plus difficile de toute l'histoire humaine : arrêter ceux qui dévorent le monde.

Arrêter des figures telles que Donald Trump, Benjamin Netanyahu et tant d'autres.

Arrêter également les actionnaires des grandes entreprises de combustibles fossiles, du secteur minier, de l'industrie de la viande et du soja.

Notre tâche consiste à reconstruire notre relation avec la vie, à comprendre que nous aussi, nous sommes la nature et que nous n'existons qu'en relation avec tous les autres êtres qui partagent cette planète.

Partout dans le monde, des citoyens se battent déjà pour cela — par exemple pour remettre au jour des rivières enterrées ou supprimer des barrages.

Ce n'est pas que nous ayons une autre option.

Nous n'en avons pas.

Soit nous changeons radicalement, soit nous condamnons nos enfants et les enfants de tous les autres à la mort.

Reconstruire la toile de la vie avec tous les êtres vivants n'est pas de la naïveté.

C'est un acte de lucidité.

Merci beaucoup.

Souleymane Bachir Diagne

C'est un honneur et un grand plaisir de partager ces réflexions avec vous deux dans le cadre d'une table ronde comme celle-ci.

Permettez-moi de commencer par répondre directement à la question que vous avez posée sur ce qu'est une communauté, puis de développer cette réponse.

Si je devais la résumer en une seule phrase, je dirais ceci :

Une communauté est le mouvement par lequel nous faisons humanité ensemble.

Et j'espère que ce que je vais dire permettra d'expliquer ce que j'entends par là.

Tout d'abord, nous savons que la question de la communauté dans le monde où nous vivons aujourd'hui peut sembler presque paradoxale.

Nous vivons dans un monde où la communauté semble avoir perdu une grande partie de son sens. Un monde caractérisé par la fragmentation, les politiques identitaires et l'ethnonationalisme.

Nous sommes donc confrontés non seulement à des identités qui nous divisent et nous empêchent de devenir une communauté, mais aussi à leur expression la plus violente : la guerre, avec toutes ses atrocités.

Aujourd'hui, nous nous demandons si l'idée même de guerre juste, ou même la notion d'un droit régissant la guerre, a encore un sens.

Le monde dans lequel nous vivons semble donc transformer l'idée de communauté en une sorte d'utopie.

Et pourtant.

Qu'est-ce que ce monde fragmenté ?

Ce n'est pas simplement un état de fait que nous observons.

Nous devons reconnaître qu'il existe des forces de fragmentation qui sont activement à l'œuvre.

La raison pour laquelle le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui mérite à peine d'être appelé un monde, c'est que, pour avoir un monde, nous avons besoin d'un sentiment de mondialité.

Nous avons besoin de comprendre ce que signifie faire humanité ensemble.

Nous devons donc être capables d'identifier ces forces de fragmentation et, en particulier, la philosophie qui les sous-tend.

Je viens du Sénégal — je suis sénégalais d'origine — et je suis aujourd'hui également américain, vivant aux États-Unis, comme vous l'avez rappelé.

Et j'observe que le monde dans lequel je vis, notamment les États-Unis aujourd'hui, produit un certain nombre de publications pour le moins étranges.

Ces publications cherchent à remettre en cause l'idée même d'empathie.

Nous vivons dans un monde où des psychologues évolutionnistes, comme ils se définissent eux-mêmes, ont écrit des ouvrages contre l'empathie, à partir d'une idée qui peut, au premier abord, sembler raisonnable.

L'argument est que lorsque je ressens de l'empathie, je peux être submergé par une émotion si intense, par un désir si puissant de me mettre à la place de l'autre, que je risque finalement de perdre ma capacité à analyser rationnellement les choses et à prendre des décisions de manière véritablement analytique.

Ce qui se produit également, c'est que certaines forces politiques — notamment celles de droite et d'extrême droite — se sont emparées de cette opposition à une notion qui nous semble pourtant profondément humaine : l'empathie, la compassion, la solidarité et la fraternité.

Elles présentent ces qualités comme des faiblesses.

Nous avons vu un milliardaire, probablement la personne la plus riche du monde aujourd'hui, affirmer que l'empathie était la plus grande faiblesse de la civilisation occidentale.

C'est également ce à quoi nous sommes confrontés dans le monde fragmenté qui est le nôtre.

La question est de savoir comment nous y opposer.

Nous ne pouvons pas simplement accepter cette fragmentation, dont le capitalisme se satisfait parfaitement tant que les flux financiers continuent de circuler. Dans le domaine culturel, quant à lui, nous pouvons nous retrouver dans une dispersion totale.

Et pourtant, ce qui nous ouvre les uns aux autres — ce qui empêche nos cultures et nos civilisations de se refermer sur elles-mêmes — est précisément ce qui est attaqué.

Comme l'ont également souligné les intervenants de la table ronde précédente, nous assistons à une tendance croissante à l'isolement.

L'idée que l'on cherche à promouvoir est celle de cultures humaines conçues comme des îles, fondamentalement incomparables, selon laquelle nous serions nécessairement des tribus et des nations différentes et que ces différences nous sépareraient.

L'attaque contre l'empathie obéit donc à une logique claire.

C'est la logique du séparatisme.

Et c'est aussi la logique du suprémacisme.

Voilà le type de fragmentation que notre monde connaît aujourd'hui.

Comme vous le disiez précédemment, il s'agit d'éliminer les relations.

Les forces qui nous attaquent sont des forces qui cherchent à éliminer les relations — à éliminer les façons dont les cultures peuvent, au contraire, s'ouvrir les unes aux autres, conformément à cette

ancienne idée humaniste selon laquelle, dès lors qu'une culture est humaine, elle ne peut véritablement être étrangère.

Nous fabriquons la différence.

Nous fabriquons l'altérité.

Et les sociétés fonctionnent ainsi parce que certaines forces en tirent un véritable bénéfice politique.

Alors, quelle réponse pouvons-nous apporter, pour revenir à votre question sur ce que signifie construire une communauté ?

Nous devons identifier ce qui s'oppose à cette position, à cette véritable guerre culturelle menée par les forces de droite et d'extrême droite, notamment contre les idées mêmes d'empathie et de fraternité.

Nous devons y répondre par la fraternité.

Et nous devons construire une idée dont notre monde a désespérément besoin : au-delà de nos divisions et de nos différences culturelles — oui, nous sommes des nations différentes, des cultures différentes, nous parlons des langues différentes — il existe quelque chose qui transcende ces différences.

Cette chose, c'est notre humanité commune, ainsi qu'une conception renouvelée de l'universalité que nous devons construire ensemble.

Je sais, bien sûr, que le concept d'universel a mauvaise réputation.

Aujourd'hui, dès que nous entendons le mot « universel », nous avons tendance à penser que l'universel est nécessairement colonial, qu'il est nécessairement impérial — que c'est précisément au nom de l'universel que le colonialisme s'est déployé, lorsque l'Europe s'est déclarée porteuse naturelle de l'universel et s'est ainsi attribué la mission de l'apporter au reste du monde.

Nous savons que la décolonisation s'est précisément construite contre cette conception impériale et coloniale de l'universel.

Et, comme vous l'avez rappelé, mon travail s'inscrit dans ce que l'on appelle aujourd'hui les études postcoloniales.

Mais j'ai toujours été méfiant face à cette tendance que nous exprimons en français par l'image de « jeter le bébé avec l'eau du bain ».

Autrement dit, nous ne devons pas abandonner l'idée même d'universel simplement parce qu'elle a été revendiquée par un universalisme européen impérial et dominateur.

Je crois que ce qui est aujourd'hui inacceptable, et ce qui touche désormais à sa fin, c'est **l'universalisme vertical**.

L'idée qu'une région du monde, certaines cultures, une civilisation — pour reprendre un mot devenu à la mode — puissent se présenter comme un phare pour le monde, en plaçant tous les autres à sa périphérie et en se positionnant naturellement au centre.

C'est cet universalisme vertical qui touche à sa fin avec les processus de décolonisation, aussi bien politique qu'épistémologique.

À l'inverse, nous devons défendre l'idée que des cultures différentes et de valeur égale, situées côte à côte sur un même plan, peuvent se réunir et, pour ainsi dire, forger ensemble un universel pour notre temps.

Un universel qui ne serait plus vertical, mais ce que j'appelle, à la suite du philosophe français Maurice Merleau-Ponty, un **universel latéral**, ou un **universel horizontal**.

Penser ensemble.

Mais c'est une tâche difficile.

Cet universel n'est pas un objet que l'on peut simplement exposer.

C'est une pratique que nous devons mettre en œuvre ensemble.

L'idée selon laquelle nous avons besoin d'une pratique de l'universalisation est au cœur de mon dernier livre, qui est probablement l'une des raisons pour lesquelles j'ai été invité ici. Je lui ai donné le titre français *Universaliser*, en insistant volontairement sur le verbe « universaliser », plutôt que de transformer « universel » en substantif.

Parce que l'universel est une pratique.

Et c'est une pratique commune.

Imaginez un monde dans lequel nous faisons de l'universalité un projet politique.

Imaginez que nous fassions de la fraternité un projet politique.

Nous pourrions alors nous opposer à ces forces de fragmentation, à ces forces identitaires qui existent aussi bien dans le Nord global que dans le Sud global.

De ce point de vue, le populisme est malheureusement l'un des phénomènes les plus largement partagés dans le monde aujourd'hui.

Nous trouvons du populisme dans le Nord — fondé sur la déshumanisation de l'autre, la dénonciation et le rejet des étrangers, la stigmatisation des migrants.

Mais nous trouvons également ce type de populisme dans le Sud, où se développent des mouvements xénophobes et des forces populistes qui prennent les sociétés en otage.

Face à ces populismes, nous devons faire de la fraternité un projet politique.

Le monde que j'ai décrit, la fragmentation dont j'ai parlé, nous montre que nous vivons dans un monde d'apartheid généralisé.

Nous sommes enfermés dans nos différentes cultures et ces forces cherchent à nous emprisonner dans nos différentes identités.

Cela rappelle l'Afrique du Sud sous l'apartheid, lorsque la politique officielle consistait à affirmer que les cultures humaines ne pouvaient et ne devaient pas se mélanger ; que chacune devait rester dans son propre couloir et se développer séparément, sans rencontrer les autres.

Eh bien, c'est cet apartheid généralisé que nous vivons aujourd'hui.

Et la réponse doit être celle que Nelson Mandela et Desmond Tutu ont apportée au régime d'apartheid.

Elle est contenue dans ce magnifique mot issu des langues bantoues : **Ubuntu**.

Ubuntu a été revendiqué par Desmond Tutu et Nelson Mandela dans leur volonté de construire, sur les ruines de l'apartheid, une nation arc-en-ciel.

Je traduis Ubuntu par **faire humanité ensemble**.

La profonde signification philosophique de ce concept, enraciné dans l'humanisme des langues bantoues, repose sur deux idées fondamentales.

La première est qu'être humain est une tâche et une responsabilité.

Être humain, être une personne, n'est pas un état achevé.

C'est une invitation à devenir ce que nous devons être.

Nous avons toujours la responsabilité de réaliser notre humanité.

Et la seconde idée est que cette réalisation de notre humanité ne peut avoir lieu qu'à travers la réciprocité et la relation.

Elle ne peut pas se produire dans l'isolement individuel.

Il ne s'agit pas de la réalisation de soi au sens de la célèbre formule de Descartes : « Je pense, donc je suis. »

L'idée est que je reçois mon humanité de l'humanité des autres, à travers ma relation avec eux.

C'est précisément ce que contient ce concept.

Et c'est pourquoi je pense que la meilleure réponse à votre question sur la communauté est la suivante :

La communauté est le mouvement par lequel nous faisons humanité ensemble — par lequel nous réalisons notre humanité à travers la relation, la réciprocité et l'hospitalité.

Merci.

Yayo Herrero

En raison des contraintes liées à la gestion du temps, qui est toujours un exercice compliqué, nous avons dû réduire cette table ronde à vingt minutes. Elle devait initialement durer environ une demi-heure.

J'ai choisi de ne pas couper les interventions que j'avais demandé aux intervenants de développer plus longuement. Je l'ai fait parce que, comme vous avez pu l'entendre, ils proposent tous deux des perspectives que l'on entend rarement — des points de vue et des voix qui ne sont pas toujours suffisamment présents — et il m'a semblé qu'ils méritaient le temps nécessaire pour les développer.

Il ne nous reste maintenant que cinq ou six minutes, donc je vais donner à chacun d'entre vous trois minutes pour conclure.

Eliane, vous avez parlé d'une conception de la communauté qui englobe les êtres humains et va au-delà de l'humanité elle-même, en étendant l'idée de communauté à la planète vivante.

Pour ce Congrès des Villes Éducatrices, où il y aura tant d'espaces et d'occasions de rencontre, j'aimerais vous demander une ou deux idées clés qui vous semblent particulièrement importantes aujourd'hui.

Nous avons déjà une idée de votre contribution, mais pourriez-vous la résumer ?

Et j'aimerais également vous interroger sur quelque chose que vous avez évoqué dans votre travail : cette autre conception de l'universel.

Vous avez également parlé de l'élan vital en lien avec l'Afrique.

Et vous avez parlé de l'Ubuntu.

Est-ce la même idée ?

Pourriez-vous nous donner une ou deux idées qui pourraient ouvrir des débats et de nouvelles perspectives dans les ateliers et dans le travail des Villes Éducatrices, et contribuer ainsi à faire avancer le travail de l'association ?

Eliane Brum

Je vais me concentrer sur une ou deux idées.

Je vais simplement évoquer des idées qui pourraient chacune être développées en tant que telles.

Nous défendons un **recentrage du monde**.

L'idée est que les véritables centres légitimes du monde sont les lieux où la nature résiste encore — et non les centres politiques et économiques où la nature est détruite, nous-mêmes compris.

Les centres légitimes du monde sont les océans, l'Amazonie, les autres forêts tropicales, tous les biomes qui rendent notre vie possible.

Pas Washington, Madrid, Pékin, Londres, etc.

Dans une ville, les véritables centres légitimes sont les périphéries — les communautés de résistance où la majorité crée des technologies de résistance et des solutions pour vivre — et non les quartiers riches où vit une minorité.

Ce recentrage du monde est la manière dont nous avons travaillé pour construire la communauté.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de construire une communauté sans ce recentrage.

Mais il y a une autre chose que nous devons apprendre :

Nous devons apprendre à perdre.

Il est impossible de construire une communauté si nous n'apprenons pas à perdre.

Pour construire une communauté, nous devons être prêts à renoncer à nos privilèges.

Et c'est très difficile.

Tout le monde veut construire une communauté, mais personne ne veut perdre.

Nous devons accepter de perdre.

Nous devons également savoir qui sont nos ennemis, car nous ne pouvons plus continuer à nous battre sur le même terrain.

Nous sommes en train de perdre cette guerre.

Et nous la perdons largement.

Nous ne pouvons donc pas continuer à perdre sur le même terrain.

Dans le temps limité qui est le nôtre, il ne suffit pas de faire simplement ce que nous savons déjà faire.

Nous devons aussi faire ce que nous ne savons pas faire.

Nous devons créer des choses qui n'existent pas encore.

Et nous devons nous rappeler que tout le monde a le sentiment de faire trop peu, de ne pouvoir faire que peu de choses.

Mais faire peu n'est pas la même chose que ne rien faire.

Nous ne pouvons pas ne rien faire.

Nous devons faire tout ce que nous pouvons, même si c'est peu.

Et nous devons continuer à lutter, même lorsque nous savons que nous pourrions perdre.

Parce que nous ne luttons pas pour gagner.

Nous luttons pour vivre.

Merci.

Souleymane Bachir Diagne

Puisque nous avons très peu de temps, je vais me concentrer uniquement sur l'éducation.

Nous sommes des éducateurs ici.

Et j'aimerais réfléchir à ce que nous pouvons faire, en tant qu'éducateurs, pour contribuer à ce premier universel : l'humanité elle-même.

J'ai dû passer du français à l'anglais pour cela.

J'aimerais pouvoir parler espagnol.

Il y a quelques jours, c'était la Pentecôte, mais le miracle n'a pas eu lieu.

L'Esprit Saint n'a donc pas ajouté l'espagnol aux langues que je parle.

Mais ce que nous faisons en tant qu'éducateurs est extrêmement important pour la manière dont les personnes comprennent ce premier universel qu'est l'humanité.

Nous enseignons différentes langues.

Il peut s'agir des langues humaines ou des langages de la science.

C'est, fondamentalement, ce que nous faisons en tant qu'éducateurs.

Enseigner les langues signifie dépasser, si l'on peut dire, la fragmentation entre les tribus et les nations, afin de construire et de transmettre une conscience de notre humanité partagée.

Car lorsque vous êtes bilingue ou multilingue, lorsque vous parlez une autre langue, vous n'ajoutez pas simplement une compétence supplémentaire à votre CV.

Vous faites l'expérience du **décentrement**.

Vous apprenez à vous écouter vous-même et à écouter votre propre langue depuis le point de vue d'une autre langue.

En réalité, l'une des meilleures façons d'entendre sa propre langue est d'en entendre une autre.

C'est alors que l'on prend conscience de la mesure dans laquelle sa langue particulière est véritablement la sienne.

Cette expérience du décentrement consiste à sortir de soi pour aller à la rencontre de l'autre dans sa différence — et, à travers cette rencontre, à mieux comprendre sa propre identité.

Autrement dit, **l'éducation à l'humanité est une éducation au décentrement et à la rencontre**.

C'est la rencontre dont Philippe Meirieu parlait dans la table ronde précédente.

Et c'est extrêmement important, car cela nous enseigne quelque chose de fondamental.

J'aimerais terminer par une phrase du penseur Léopold Sédar Senghor.

Ce que cela nous enseigne, c'est que, bien sûr, nous devons être fiers d'être différents. Nous devons être fiers de nos différences.

Mais cette fierté de nos différences ne devrait jamais nous faire oublier le bonheur d'être ensemble.

Et notre tâche, notre responsabilité en tant qu'éducateurs, est précisément d'éduquer à l'humanité au singulier — et, la plupart du temps, à travers l'humanité au pluriel que nous enseignons.

Merci beaucoup.

Yayo Herrero

Nous allons conclure cette table ronde avec une conception de la communauté qui, du moins pour moi, est beaucoup plus complexe que celle avec laquelle nous travaillons habituellement.

Une communauté qui inclut le reste du monde vivant.

Une communauté entre les êtres humains, fondée sur la conscience de notre interdépendance et de l'impossibilité de vivre dans l'isolement.

Je retiens également l'idée que nous ne devons pas lutter pour gagner.

Nous luttons pour préserver la vie.

Et c'est pourquoi nous devons continuer à lutter, même lorsque nous pensons que nous pourrions perdre.

Je retiens également cette dernière idée de la traduction — la possibilité qui apparaît lorsque nous travaillons entre différentes langues et que nous reconnaissons nos différences, de rechercher ce qui nous relie en tant qu'êtres humains.

Et surtout, je retiens une idée :

Construire une communauté à une époque où la vie elle-même est attaquée n'est pas une tâche facile.

Cette épidémie de conflits est profondément contradictoire.

Et je pense qu'hier, lors de la cérémonie d'ouverture, nous avons fait l'expérience forte de ce que signifie construire une communauté dans des contextes qui, à première vue, peuvent sembler totalement opposés, mais qui sont pourtant remarquablement proches sur certains de leurs objectifs fondamentaux.

Lorsqu'il s'agit de construire une communauté, comme l'a dit Eliane, la possibilité de nous rencontrer et d'universaliser est absolument cruciale.

Je voudrais remercier les deux personnes que nous avons écoutées tout au long de cette table ronde, et je voudrais également remercier toutes celles et tous ceux qui nous ont écoutés.